

Texte paru dans « Château fable et autres histoires »

(L'Escampette : 2011)

UNE ROUTE

Elle aperçoit les lacets de la route sur le flanc de la montagne. Certaines épingles promettent déjà de belles sensations.

L'air est vif, celui d'un matin de mai. Aucun bruit de moteur : l'heure matinale fait peur aux éventuels touristes.

En avant. Elle flatte de la main l'encolure de sa voiture, comme on le fait pour son pur-sang préféré. Elle ouvre la portière gauche, passe les jambes sous le volant, puis glisse ses hanches dans le siège dit « baquet » qui accueille et enserre tendrement mais fermement ses fesses et ses épaules. Voilà, elle fait corps avec le véhicule, qui, heureusement, n'est pas une de ces abominables machines seulement propres à transporter bagages et famille. C'est une machine à plaisir, si mal vue aujourd'hui dans une période d'interdits et de servilité.

Personne sur le siège passager. Ces voluptés-là ne sont intenses que solitaires. Pas d'autoradio. Uniquement l'aboiement du moteur qui vient d'être lancé. Une voix de basse, puis de baryton qui prend le bas ventre pour des cordes de violoncelle.

Première. Elle lâche l'embrayage. Son petit monstre se dresse sur ses pattes arrière et bondit, griffant le mauvais

revêtement de la route. Seconde, troisième. Le premier virage déjà, le guépard a atteint sa proie en un seul saut. Rétrogradation d'une vitesse. Freinage violent. Son buste plonge en avant, pèse une tonne, retenu par le harnais de sécurité. Elle n'a pas très bien enroulé le point de corde, des gravillons l'ont déportée.

Tant pis. Elle relance à fond dans la ligne droite suivante. Troisième, quatrième. Le fauve hurle, accélère encore.

Le prochain virage est à gauche, un peu masqué. Elle le prendra moins vite et restera sur sa droite : il y a peu de chance que quelqu'un vienne en face, mais dans le doute...

Maintenant une enfilade de courbes, bien découvertes. Il faut les passer à fond, sans lever le pied de l'accélérateur. Malgré l'air frais, elle ouvre sa vitre pour profiter pleinement du rugissement de son félin. Ouahouh ! Elle a rasé le précipice dans le deuxième S. Cette vieille route de montagne, quasiment à l'abandon, ne connaît plus le parapet.

Intense bonheur. La sueur a investi son dos, ses reins, elle ne l'a pas fait ralentir. Son cœur a lui aussi accéléré presque aussi vite que son destrier, mais elle se sent calme, sereine, sûre.

Quelques épingles serrées. Hop, un mouvement latéral des fesses, un coup de reins, l'arrière du cheval déboîte pour se mettre naseaux face à la ligne droite suivante. Ballet des pieds sur les pédales.

La fin de la montée n'est même plus goudronnée. Gravier, poussière. Si elle y allait en « drift »? Elle savait faire ça

autrefois. Appel, contre-appel : le museau de la voiture part d'un bord, puis de l'autre, et le virage tout entier est absorbé en glissade continuelle.

En avant. Mais le dérapage s'est effectué trop tôt. Elle n'arrive plus à maintenir la dérive de l'auto. Tête à queue. Pas passée loin du rocher sur la droite. Et du vide sur la gauche. Mais rien de touché, rien de cassé.

Le moteur n'a pas coupé. Marche arrière.

Elle réessaye au prochain tournant. Là, la glisse est bien maintenue, et elle est en bonne position pour la prochaine.

Puis une ligne droite un peu bête, un peu cabossée. Le sommet.

Elle arrête le moteur. L'opéra s'interrompt. Elle s'extrait de son petit monstre. Très frais dehors. Elle sent tout à coup le lac de sueur dans lequel son corps est noyé. Elle caresse son alezan qui émet des petits grognements de satisfaction et semble s'ébrouer en refroidissant.

Elle regarde le ciel intense, la vallée si calme, la belle journée qui s'annonce.

Puis le visage aimé réapparaît. Et l'envie de pleurer recommence...